

XXI

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Mercredi 22 juin 1955

Psychanalyse et cybernétique

ou

De la nature du langage

par le Docteur Jacques LACAN

Monsieur le Professeur,

Mesdames,

Messieurs,

Je voudrais, dans mon adresse, distinguer parmi vous ceux qui viennent habituellement m'entendre le mercredi - à une heure un peu plus tardive -, ce serait pour les associer avec moi dans l'hommage et la reconnaissance que nous témoignons à celui que j'ai nommé d'abord, à Jean Delay,

qui a bien voulu inaugurer cette série de conférences, et qui aujourd'hui nous fait l'honneur d'assister à cette séance. C'est très personnellement que je voudrais aussi le remercier d'avoir donné à cette sorte d'échange d'enseignement sous la forme de séminaires, que je poursuis ici depuis deux ans, un lieu, un toit qui par lui-même l'illustre, qui non seulement l'illustre par sa place et par tous les souvenirs qui y sont accumulés, mais fait participer cet enseignement de la résonance de sa propre parole.

Je veux aujourd'hui vous parler de la psychanalyse et de la cybernétique. C'est tout au moins un sujet qui, dans cet ordre de rapprochement entre la psychanalyse et les diverses sciences humaines, m'a paru digne d'attention, et vous allez voir pourquoi. Je vous le dis tout de suite, nous n'allons pas chercher ici les rapports entre notre technique et les diverses formes plus ou moins sensationnelles de la cybernétique. Je ne vous parlerai ni des grosses ni des petites machines, je ne vous les nommerai pas par leur nom, je ne vous dirai pas les merveilles de ce qu'elles réalisent. En quoi tout ceci nous intéresserait-il ?

Il y a quelque chose pourtant qui m'a paru pouvoir être dégagé de ce que nous appellerons la contemporanéité, relative apparition en un même temps, de deux techniques, de deux ordres de pensée et de science, qui sont la psychanalyse et la cybernétique, et d'autre part certaines des significations intéressées par chacune.

Au milieu de tout cela, il va falloir que je gouverne le biais par où je voudrais vous faire entrevoir les significations de la cybornétique.

N'attendez donc pas quelque chose qui, ni d'une part, ni de l'autre, ait la prétention d'être exhaustive. Il s'agit de trouver un axe de rapport par quoi quelque chose soit éclairé de la signification de l'un et de l'autre. Et cet axe n'est rien d'autre que le langage. Et c'est pour cela que c'est de la nature du langage dont j'ai à vous faire apercevoir certains aspects, disons en éclair, dans ce que j'essaierai de vous expliquer aujourd'hui.

La question dont nous partirons est celle-ci. C'est une question qui s'est posée - puisque j'ai fait allusion aux séminaires, je peux légitimement en parler - dans notre séminaire quand, de fil en aiguille, nous sommes arrivés à poser la question de ce que signifierait un jeu de hasard, poursuivi avec une machine. Ce jeu de hasard, nous l'avions choisi, c'était le jeu de pair ou impair. Evidemment, ça peut passer pour étonnant que dans un séminaire où on parle de psychanalyse on s'intéresse au jeu de pair ou impair. On y parle aussi d'autres choses. Nous avons quelquefois parlé, cette année, de Newton. Je crois quand même que ces choses ne viennent pas là par hasard (c'est le cas de le dire). C'est justement parce que dans ce séminaire on parle du jeu de pair ou impair, et aussi de Newton, peut-être, que la technique de la psychanalyse risque de ne pas prendre des voies dégradées, sinon dégradantes,

ce qui est notre souci essentiel.

En bien, au cours de ce jeu de pair ou impair, il s'agissait de montrer, de rappeler qu'il évoquait quelque chose à nous analystes, c'était que rien ne se passait au hasard et qu'aussi bien quelque chose pouvait être révélé jusque dans le jeu du hasard, qui paraît confiner au hasard le plus pur.

Le résultat a été fort étonnant. C'est que chez ce public d'analystes nous avons rencontré une sorte de véritable indignation à la pensée que - comme quelqu'un me l'a dit - je voulais supprimer le hasard. A la vérité, la personne qui me tenait ce propos était une personne aux convictions fermement déterministes; et c'est bien cela qui l'effrayait. Elle avait raison, cette personne; il y a un rapport étroit entre l'existence du hasard et le fondement du déterminisme. Mais réfléchissons un peu sur le hasard. Qu'est-ce que nous voulons dire quand nous disons que quelque chose se passe par hasard? Nous voulons dire deux choses qui peuvent être fort différentes. Nous voulons dire qu'il n'y a pas là d'intention. Et nous voulons dire (c'est un autre sens) qu'il y a là une loi. Or justement la notion même du déterminisme c'est que la loi soit sans intention. C'est bien pour cela que tout développement de la théorie déterministe cherchera toujours à voir s'engendrer ce qui s'est constitué dans le réel, ce qui fonctionne selon une loi à partir de quelque chose d'originellement indifférencié, qui est précisément le hasard en tant qu'absence d'intention. Rien n'arrive sans cause assurément,

nous dit le déterminisme. Mais c'est une cause sans intention.

En bien, on comprend dès lors que pour autant que cette sorte d'expérimentation exemplaire pouvait suggérer à mon interlocuteur que quelque chose en fin de compte aurait été saisi - Dieu sait que l'esprit glisse facilement en ces matières! - qui réintroduirait le déterminisme, non pas tout à fait dans le jeu de pair ou impair (car c'est bien là ce qui niquète et qui inquiétait l'esprit de mon interlocuteur) mais jusqu'au jeu de pile ou face, auquel plus ou moins intuitivement il identifiait le jeu de pair ou impair : s'il y a du déterminisme dans le jeu de pile ou face, où allons-nous ? Plus aucun déterminisme véritable n'est possible.

Cette question ouvre pour nous celle de savoir ce qu'est alors ce déterminisme que nous, analystes, supposons fondamentalement à la racine même de notre technique, quand nous pensons que quelque chose peut être mis en valeur de déterminé et de déterminable, quand nous nous efforçons d'obtenir du sujet qu'il nous livre son discours, ses pensées (comme nous disons), ses propos sans intention, autrement dit qu'il se rapproche autant que possible intentionnellement du hasard ? Qu'est-ce que ce déterminisme qui va être cherché dans une intention de hasard ? C'est sur ce sujet, je crois, que la cybernétique peut nous apporter quelque lumière.

La cybernétique est - comme je pense qu'un certain nombre d'entre vous l'entrevoient, le savent déjà - un domaine aux frontières extrêmement indéterminées. Trouver son unité

est quelque chose qui nous force, pour un instant, à parcourir du regard des sphères de rationalisation qui couvrent des parties importantes, dispersées, regroupées par une certaine unité qu'il s'agit justement de trouver, comme toutes les sciences humaines. Et ceci va de la politique, de la théorie des jeux, aux théories de la communication, voire à certaines définitions de quelque chose qui est la grande originalité de ce qu'a apporté la cybernétique, à savoir la notion de l'information.

La cybernétique, nous dit-on, est née précisément de travaux d'ingénieurs concernant l'efficacité de l'information, l'économie de l'information à travers certains conducteurs, la façon de réduire à ses éléments essentiels le mode sous lequel passe, et est transmis, un message. A ce titre, elle daterait à peu près d'une dizaine d'années, puisqu'elle sort de ces expériences; et le titre a été trouvé par N. Norbert Wiener, un des ingénieurs les plus éminents de ces sortes de recherches. C'est là que nous verrions surgir cette science. Je crois qu'assurément c'est là bien en limiter la portée, et c'est dans une réflexion qui remonte à une certaine date que nous allons peut-être essayer ici de déterminer la ~~naissance~~ naissance de la cybernétique.

Je crois que pour comprendre ce dont il s'agit dans la cybernétique, c'est autant de ce thème tellement brûlant pour nous du sens de la signification du hasard, qu'il faut en chercher l'origine. Le passé de la cybernétique, je crois, ne consiste en rien d'autre que dans la formation rationalisée de

ce que nous appellerons, pour les opposer aux sciences exactes, les sciences conjecturales.

Si nous prenons ceci comme fondement, si nous appelons conjecture quelque chose de très précis, que nous allons essayer de définir, et qui je crois est le véritable nom qu'il faudrait désormais donner pour désigner l'axe d'un certain groupe de sciences que le terme de sciences humaines non pas désigne improprement, car à la vérité dans la conjecture c'est de l'action humaine qu'il s'agit, mais je crois que le terme de sciences humaines, trop vague et je dirai trop noyé par toutes sortes d'échos confus de sciences pseudo-initiatiques, qui ne peuvent assurément qu'en abaisser la tension et le niveau; et quelque chose gagnerait à cette définition plus rigoureuse, plus orientée de sciences de la conjecture;

Si nous la prenons ainsi, la cybernétique, nous en trouverons volontiers les ancêtres aussi bien dans ... , chez Condorcet lui-même avec sa théorie des votes et des coalitions - des parties, comme il dit - et plus haut dans celui qui en serait le père et véritablement le point de surgissement et d'origine, dans Pascal. Nous allons voir ce que ceci signifie.

Pour vous le faire sentir, je vais précisément partir des notions fondamentales de l'autre sphère des sciences, très exactement à savoir des sciences exactes, dont le développement ne remonte pas dans son épanouissement moderne tellement beaucoup plus haut, et qu'on peut faire absolument corrélatif

du développement des sciences conjecturales, l'occultant peut-être, l'éclipsant en quelque sorte, mais étant strictement inséparables l'un de l'autre.

Comment pourrions-nous définir les sciences exactes ? Les sciences exactes sont quelque chose, disons-nous, à la différence des sciences conjecturales, qui concernent le réel. Mais, qu'est-ce que le réel ? Je ne crois pas qu'à cet égard l'opinion des hommes ait jamais beaucoup varié, contrairement à ce qu'essaie de nous faire croire une généalogie psychologisante de la pensée humaine qui tendrait à nous faire penser que l'homme vécut dans les premiers âges dans les rêves et même que les enfants sont en quelque sorte habituellement hallucinés par leurs désirs. Singulière conception qui vicie, on peut dire, profondément toutes les notions de genèse en matière psychologique et qui sont si totalement contraires à l'observation que je peux m'exprimer ainsi : on ne peut pas manquer de chercher la cause de l'origine de pareils mythes, mais ce n'est pas assurément aujourd'hui que nous nous y efforcerons.

Le réel - si nous cherchions à lui donner un sens, à voir le sens que lui a toujours donné l'homme - c'est quelque chose qu'on retrouve à la même place, qu'on n'ait pas été là ou qu'on y ait été. Lui a peut-être bougé, mais s'il a bougé, on le cherche ailleurs, on cherche pourquoi on l'a dérangé, on se dit aussi qu'il a quelquefois bougé de son propre mouvement; mais il est toujours bien à sa place, que nous y soyons ou que nous n'y soyons pas. Et nos propres déplacements n'ont pas en principe - sauf intention - de influence efficace sur ce

changeront de place. En d'autres termes, le réel aussi nous ne le promouvons pas toujours avec nous.

Les sciences exactes ont assurément le plus grand rapport avec cette fonction du réel. Si néanmoins elles n'ont pas toujours existé, je crois que la délectable distinction n'est pas dans cette prétendue omnipotence de la pensée qu'on identifie au stade également prétendu archaïque de l'animisme, ce n'est pas du tout que l'homme auparavant ait vécu au milieu d'un monde anthropomorphe dont il a attendu des réponses humaines. Je crois que cette conception est tout à fait puérile et implique la notion d'enfance de l'humanité qui ne correspond absolument à rien d'historique. C'est que l'homme croyait que son action avait quelque chose à faire avec la conservation de l'ordre de ces places. En d'autres termes, il pensait bien, comme nous, que le réel c'est ce qu'on retrouve à point nommé; toujours à la même heure de la nuit on retrouvera telle étoile sur tel méridien; elle reviendra là, elle est bien toujours là, c'est toujours la même. Ce n'est pas pour rien que ^{je trouve/} le repère céleste avant le repère terrestre; car à la vérité on a fait la carte du ciel avant de faire la carte du globe.

En bien, l'homme a eu pendant longtemps l'idée que quelque chose était effectué par ces rites, ces cérémonies, l'empereur ouvrant le sillon du printemps, les danses du printemps, ragantissant la fécondité de toute la nature, que quelque chose en son action, qui était une action ordonnée et qui était une action significative, qui était une action au véritable sens, celui d'une parole, était indispensable au

maintien des choses en leur place. Ils ne pensaient pas que le réel s'évanouirait s'ils ne participaient pas à cette façon ordonnée, mais ils pensaient que le réel se dérangerait. Ils ne prétendaient pas faire la loi; ils prétendaient qu'il étoit indispensable par sa présence à la permanence de la loi. Définition tout à fait importante, car à la vérité elle sauvegarde tout à fait la rigueur de l'existence du réel.

La limite fut franchie à un certain moment. C'est que l'homme s'est aperçu que ces rites, ces dances et ces invocations n'étaient vraiment pour rien dans l'ordre selon lequel - a-t-il raison ou a-t-il tort ? Nous n'en savons rien! Il est bien certain que nous n'avons plus la conviction qui nous semble nécessaire au retour inéluctable des saisons -

A partir de ce moment-là, a pu naître la perspective de la science exacte. Mais alors où allons-nous en venir ? L'homme pense que la grande horloge de la nature tourne toute seule et continue de marquer l'heure même quand il n'est pas là. A partir de ce moment, naît l'ordre de la science. L'ordre de la science est précisément ceci que d'officiant à la nature l'homme est devenu son officieux. Il ne la gouvernera pas sinon en lui obéissant. Et, tel l'esclave, il tente de faire tomber son maître sous sa dépendance, en le servant bien.

A partir de là, il sait que la nature pourra être exacte au rendez-vous qu'il lui donnera. Mais qu'est-ce que cette exactitude, en fin de compte ? Cette exactitude c'est précisément la rencontre de deux ~~harmonies~~ temps dans la nature. Il y a cet ordre dans la nature, il y a les choses

qui fonctionnent comme des horloges. Il y a une très grande horloge, qui n'est autre que le système solaire, dont le diamètre est parcouru dans un nombre X de temps lumière du soleil à la plus lointaine planète; et cela est une horloge, par exemple, qui est l'horloge naturelle qu'il a fallu déchiffrer assurément ça a été un/ des pas les plus décisifs et les plus essentiels, les plus assurés, de la constitution de cette science exacte. Mais l'homme aussi doit l'avoir son horloge et sa montre. Il va la fabriquer, avec quoi ? Avec quelque chose ~~ENR~~ nous essaierons d'indiquer très rapidement et qu'il a emprunté à l'horloge de la nature.

Mais, en fin de compte, il faut bien que cette horloge-là il la règle sur quelque chose. Qu'est-ce qui est exact ? Est-ce la nature ? Il n'est pas sûr qu'elle réponde à tous les rendez-vous. Bien sûr, naturellement, on peut définir que n'est naturel que ce qui vient répondre au temps du rendez-vous. Quand M. de Voltaire disait de l'histoire naturelle de Buffon qu'elle n'était pas si naturelle que ça, c'était bien quelque chose comme ça qu'il voulait dire. Ceci implique qu'il y a là une question de définition peut-être un peu simple : ma promesse vient toujours au rendez-vous, car quand elle n'y vient pas, je ne l'appelle plus ma promesse.

D'autre part, est-ce l'homme, lui aussi, qui est exact ? Où est le ressort de l'exactitude, si ce n'est précisément dans cette mise en accord des montres ? Je ne suis pas là en train de dire des choses qui soient simplement subtiles. Observez bien qu'en fin de compte la montre - une montre qui marche - rigoureuse, qui divise d'une façon isochrone le

XX
temps, une montre dont la pulsation soit précise, régulière, n'existe strictement que depuis cette époque à laquelle déjà tout à l'heure je faisais remonter, celle de Pascal, à savoir au temps où M. Huyghens (nous prononçons ce nom à la française, je m'excuse pour les flamantophones) fabriquait, arrivait à fabriquer la première pendule parfaitement isochrone, 1659, inaugurent un univers de la précision, pour employer une expression qui est celle de M. Alexandre Kojré, sans lequel il n'y aurait absolument - et il n'y avait absolument - aucune possibilité de science véritablement exacte.

L'exactitude, où est-elle ?

L'exactitude est faite de quelque chose que nous avons fait descendre dans cette pendule et dans cette montre, à savoir un certain facteur, un certain facteur emprunté à un certain temps naturel. Ce facteur est le facteur "g". "g", vous le savez est l'accélération provoquée par la gravitation, en somme un rapport d'espace et de temps; c'est quelque chose qui a été dégagé par une certaine expérience montale (pour employer le terme de Galilée lui-même), ne l'oubliez pas, c'est quelque chose qui est une hypothèse, une hypothèse qui est incarnée dans un instrument. Et si l'instrument était fait pour confirmer l'hypothèse, il n'y a aucune espèce de besoin de faire l'expérience qu'il confirme, puisque déjà, du seul fait que l'instrument marchait, (vous pouvez vous pencher d'une façon un peu attentive sur ~~ix~~ la question pour vous en apercevoir) l'hypothèse était confirmée.

Mais encore faut-il régler cet instrument sur quelque chose qui soit une unité de temps. Et une unité de temps est précisément quelque chose d'emprunté toujours à cette référence au réel, c'est-à-dire au fait qu'il revient à la même place quelque part, et cette unité de temps est notre jour sidéral. Je dois vous dire que si vous consultez un physicien, - prenons, par exemple, M. Borol - il vous affirmera que dans l'état actuel des choses, si un certain ralentissement suffisamment insensible, mais certainement pas inappréciable au bout d'un certain temps, se produisant dans la rotation de la terre, c'est-à-dire notre jour sidéral, nous serions tout à fait incapables actuellement de le mettre en évidence, étant donné que la dite horloge qui nous incarne le temps est isochrone, que nous en réglons quand même ~~l'heure~~ la division à la mesure de ce jour sidéral, c'est-à-dire de quelque chose que nous ne pouvons pas contrôler.

Autrement dit, cette remarque n'est rien d'autre que pour vous faire sentir que si l'on mesure l'espace avec du solide, on mesure du temps avec du temps. Ce qui n'est pas pareil.

Nul étonnement, dans ces conditions, si une certaine partie de notre science exacte vient à se résumer dans un très petit nombre de symboles visant des choses telles que l'énergie, la matière. C'est là où va arriver, pendant un certain temps, notre exigence que tout soit exprimé en termes de matière et de mouvement. Cela voulait dire de matière et

déterminement de temps. Car justement le mouvement en tant qu'il était quelque chose qui était dans le réel, c'est cela. Nous sommes arrivés à l'éliminer, à le réduire.

Eh bien, c'est quelque chose qui en fin de compte, ce petit jeu symbolique, ces quelques petites lettres que je pourrais écrire au tableau, le système de Newton et celui d'Einstein, c'est quelque chose qui a finalement fort peu de choses à voir avec le réel. Cette science qui réduit le réel en ce petit paquet de formules apparaîtra avec le recul des âges sans doute comme une étonnante apopée, et cela peut-être aussi s'annonce dans la perspective des âges comme une épopée peut-être dont le circuit est un peu court.

Mais il y a autre chose. A partir du moment où nous avons vu ce fondement de l'exactitude des sciences exactes, à savoir l'instrument, peut-être pouvons-nous demander quelque chose d'autre. A savoir ceci : qu'est-ce que ces places ? Autrement dit, commencer à nous intéresser aux places en tant que vides. C'est bien pour cela, les deux termes sont tellement associés, cohérents, inséparables, que c'est exactement corrélativement à la naissance des sciences exactes que quelque chose a commencé de naître, qu'on a plus ou moins bien compris - plutôt mal que bien compris - le calcul des probabilités, mais qui originellement, si nous prenons la date où elle surgit, où elle apparaît, sous la première façon véritablement moderne, scientifique, rigoureuse - 1654 : le traité de N. Pascal sur le triangle arithmétique - se présente comme le calcul non pas du hasard (comme on l'implique au fond du

du terme de probabilité), mais le calcul des chances en elles-mêmes, c'est-à-dire de la rencontre, en soi-même, ce que Pascal élabore dans une sorte de première machine qui est précisément ce triangle arithmétique, se recommande à l'attention du monde savant pour ceci qu'il permet de régler immédiatement, de trouver immédiatement, ce qu'un joueur a le droit d'espérer à un certain moment où on suspend, où on interrompt la succession des coups qui constitue une partie.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Cela veut dire que dans une succession de coups, qui sont la forme la plus simple, la plus réduite qu'on puisse donner de l'idée de la rencontre, quelque chose est déjà acquis, est déjà passé. Mais que tant que la convention n'a pas terminé la suite de ces coups, qu'on n'est pas arrivé à son terme, quelque chose est encore évaluable; qui est très précisément ceci : les possibilités prises comme telles de la rencontre prise comme telle - c'est-à-dire de la place avec quelque chose qui y vient ou qui n'y vient pas, quelque chose qui surgit à cette place ou qui n'y vient pas, en tant que tel, quelque chose qui est strictement équivalent à sa propre inexistence, à la science de ce qui se retrouve à la même place, se substitue la science de la combinaison des places en tant que telles. Ceci dans un registre ordonné qui suppose assurément la notion de coups, c'est-à-dire la notion de scansion.

A partir de là, naît quelque chose qui bien entendu trouve tout de suite à rassembler en quelque sorte sa matière où tout ce qui, jusque-là, avait été science des nombres

devient science combinatoire; tout ce qui était une sorte de cheminement plus ou moins confus, hasardeux (au sens d'accidentel et non pas de hasard) dans le monde des symboles, s'ordonne autour de quelque chose de précis : la corrélation de l'absence et de la présence.

C'est à partir de là que vous pouvez comprendre toute cette évolution qui fait que la recherche de cette loi des présences et absences et de la suite et de l'ordination et de la combinaison des présences va tendre, par un processus qu'on peut bien dire, à juste titre, qualifier de mathématique, à cette instauration de l'ordre binaire, qui est précisément l'originalité la plus remarquable au moins dans la genèse, l'apparition symbolique de ce qui se dégage, de ce qui aboutit à être ce que nous appelons cybernétique.

Entendez bien qu'en maintenant sur cette limite, sur cette frontière, l'originalité de ce qui apparaît dans notre monde sous la forme de cybernétique, c'est intentionnellement que je le lie à ce quelque chose qui est l'attente de l'horre en tant que tel. Si la science des combinaisons de la rencontre scandée en tant que telle s'est venue dans le champ de l'attention de l'horre, c'est qu'il y est profondément intéressé. Et ce n'est pas pour rien que ceci sort de l'expérience des jeux de hasard. Car ce n'est pas non plus pour rien que le terme de théorie des jeux, par exemple, au sens où nous l'entendons, d'une façon extraordinairement complète, ait intéressé par exemple toutes les fonctions de notre vie économique, la théorie des coalitions, des monopoles, la

théorie de la guerre, après tout, car la notion de

... sur la guerre n'est pas autre chose que de prendre et considérer la guerre dans ses ressorts de jeu essentiels, et détaché de quoi que ce soit qui s'y incarne de réel. Ce n'est pas pour rien que c'est le même mot qui désigne cela et le jeu de hasard. Et pourquoi, ^{puisque,} dans les premiers jeux dont je vous parle, il s'agit d'un rapport de coordination intersubjective - l'homme appelle-t-il et cherche-t-il quelque chose (d'ailleurs aussi bien dans les calculs qu'il leur consacre), dans le jeu de hasard, dont il manifeste par cette homophonie sémantique qu'il doit avoir quelque rapport avec l'intersubjectivité, alors que précisément dans le jeu de hasard il paraît éliminé ?

Ceci nous approche tout près de la question centrale dont je suis parti; à savoir : qu'est-ce que ce hasard de l'inconscient que nous cherchons et que l'homme a en quelque sorte derrière lui ?

Effectivement, dans le jeu de hasard, c'est bien quelque chose où il va éprouver sa chance, sans aucun doute, mais aussi où il va lire son sort qui l'intéresse, c'est l'idée que quelque chose s'y révèle, qui est de lui; et je dirai d'autant mieux de lui qu'il n'a en face de lui personne d'autre. - (Ceci est une remarque latérale, sur laquelle je reviendrai seulement à la fin, que je vous fais en passant en un point précis, en une ponctuation précise de ce que je vous expose en l'instant) -

Une fois engagés dans cette théorie de la conjecture, qu'est-ce qu'il faut pour que nous ayons à proprement parler

cybernétique ?

Je vous ai dit tout à l'heure la convergence de tout le processus de la théorie vers les théories de ...
vers un symbolisme binaire, vers le fait que n'importe quoi peut s'exprimer en termes de 0 et de 1. Qu'est-ce qu'il faut encore pour que quelque chose naisse, apparaisse dans le monde, que nous appelons cybernétique, et qui est une nouveauté ?

Il faut que ceci fonctionne dans le réel et indépendamment de toute subjectivité. Il faut que cette science des rencontres en tant que telles, des places vides en tant que telles, se combine, s'additionne, se totalise. Il faut qu'elle se mette à fonctionner - si je puis dire - toute seule.

Qu'est-ce qu'il faut pour ça ? Il faut prendre quelque chose dans le réel quand même qui puisse supporter ça. Depuis toujours, l'homme a cherché à conjoindre ce réel et ce jeu de symboles. Il a écrit des choses sur les murs. Il a même imaginé que des choses, de temps en temps (mure, tueur, fureur) s'écrivaient toutes seules sur les murs. Il a même mis des chiffres à l'endroit où s'arrêtait, à chaque heure du jour, l'ombre du soleil. Mais enfin quand même les symboles restaient toujours à la place, aussi, où ils étaient faits pour être. Ils étaient ^{ent} englués dans ce réel, on pouvait croire qu'ils n'étaient que le repérage de ce réel.

La nouveauté, c'est qu'en leur a permis de voler de leurs propres ailes - si je puis me permettre de parler ainsi - et grâce à quoi ? Grâce à un appareil simple, commun, à la

portée de vos poignets - et il suffit d'appuyer sur la poignée - une porte.

Une porte n'est pas quelque chose, je vous prie d'y réfléchir, de tout à fait réel. La prendre pour quelque chose de réel conduirait à d'étranges malentendus. Si vous observez une porte, et par exemple que vous en déduisiez qu'elle produit des courants d'air, ceci vous entraînerait à l'emporter sous votre bras dans le désert pour vous rafraîchir; et le résultat serait néant.

J'ai longuement cherché dans tous les dictionnaires ce que ça voulait dire, une porte. Il y a deux pages de Littré sur la porte. On y va de la porte en tant qu'ouverture à la porte en tant que fermeture plus ou moins jointive. On y va de la porte orientale, de la sublime porte, à la porte ? si vous revenez je vous en ferai une marque sur le nez? comme écrit

Tout ceci n'est pas très satisfaisant. Et à la suite, sans commentaires, Littré écrit qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Personne ne s'en étonnera, ça ne m'a pas complètement satisfait, malgré les échecs littéraires que cela évoille. J'ai une méfiance naturelle à l'endroit de la sagesse des nations; beaucoup de choses s'y inscrivent, mais sous une forme toujours un petit peu confusionnelle. C'est même pour cela que la psychanalyse existe. Nous y reviendrons tout à l'heure. Il faut, c'est vrai, qu'une porte soit ouverte ou fermée. Mais ça n'est pas tout à fait strictement équivalent.

Observez ceci - le langage ici peut nous guiser - Une porte, mon Dieu, ouvre sur les champs; mais on ne dit pas

qu'elle soit sur la bourgeoisie, ni sur l'enclos. ~~XX~~ Je sais bien que là je confonds porta et foras, qui est la porte de l'enclos. Mais enfin nous n'en sommes pas à ça près, et nous pouvons poursuivre notre méditation sur la porte. En fait, si elle ouvre quelque chose, qu'est-ce que c'est ? On pourrait croire que parce que j'ai parlé du champ et de la bourgeoisie il s'agit de l'intérieur et de l'extérieur. Je crois qu'on se tromperait beaucoup. Nous vivons une époque assez grandiose pour imaginer une grande muraille qui ferait exactement le tour de la terre, selon un Américain, si vous y percez une porte, où est l'intérieur, où est l'extérieur ?

C'est toute une vérité. Une porte, quand elle est ouverte, est quelque chose qui n'est pas plus généreuse pour ça. On dit qu'une fenêtre donne sur la campagne; c'est assez curieux que quand on dit qu'une porte donne quelque part, c'est en général qu'il s'agit d'une porte qui est habituellement fermée, et même quelquefois condamnée; et c'est dans ce cas-là qu'on dit qu'elle "donne".

Une porte, non Dieu, on l'y prend quelquefois, et c'est toujours un acte assez décisif. Et une porte il est beaucoup plus fréquent qu'autre chose qu'on vous la refuse.

Il peut y avoir deux personnes de chaque côté d'une porte, guettant; vous n'imaginez pas cela par rapport à une fenêtre. Une porte, on peut l'encercler; même quand elle est ouverte. Naturellement, (comme disait Alphonse Allais) ceci est bête et cruel. Au contraire, entrer par la fenêtre passe toujours pour un acte plein de désinvolture; et on tous cas assurément délibéré, alors qu'on passe souvent une porte sans

s'en apercevoir.

Enfin, cette porte a quelque chose qui est bien distant, en soi, déjà, à première vue, de cette fonction vraiment instrumentale qu'a la fenêtre. Bien entendu, elle ouvre sur quelque chose dont nous ne savons pas trop si c'est sur le réel ou l'imaginaire. Mais c'est sur l'un des deux. La porte est assurément, déjà par sa nature, de l'ordre symbolique. Et elle l'est tellement que la clé de cette dissymétrie entre l'ouverture et la fermeture est que si l'ouverture règle l'accès, c'est-à-dire quelque chose qui se passe en direction, à travers la porte,

(schéma)

le fait qu'elle ferme règle la clôture. Ce qu'elle ferme n'est pas l'enclos, c'est le circuit. Plus précisément, j'ai dit d'abord, c'est la clôture. Et c'est précisément à partir du moment où cette porte qui est un vrai symbole, en tant que précisément le symbole par excellence, celui auquel on reconnaît toujours le passage de l'homme quelque part, qui est l'entrecroisement de deux traits, est la croix qu'elle dessine, l'accès et la clôture.

C'est à partir du moment où on a eu la possibilité de rabattre les deux traits l'un sur l'autre, à savoir de faire la clôture, précisément, le circuit, c'est-à-dire quelque chose où ça passe quand c'est fermé, et où ça ne passe pas quand c'est ouvert, que nous avons eu la possibilité de faire

passer la science de la conjecture comme telle dans les réalisations de la cybernétique. Car, s'il y a des machines qui calculent toutes seules, des machines qui vous additionnent, qui vous totalisent, qui font toutes les merveilles que l'homme avait crû jusque-là être le propre de sa pensée, c'est parce que nous avons la possibilité d'établir, grâce à la fée électricité (comme on dit) des circuits, des circuits qui s'ouvrent ou qui se ferment, qui s'interrompent ou se rétablissent, en fonction de l'existence de portes, c'est-à-dire de portes cybernétiques, de la porte ou l'accès règle la clôture, ce qui est la définition essentielle à partir de quoi vous pouvez en développer tout le mécanisme.

Car observez bien que ce dont il s'agit, c'est de la relation comme telle, de l'acte et de la clôture; c'est-à-dire qu'une fois que la porte s'ouvre, elle se ferme; quand elle se ferme, elle s'ouvre. Il ne faut pas qu'une porte "soit ouverte ou fermée", il faut qu'elle "soit ouverte et puis fermée, et puis ouverte, et puis fermée..."

La base de toute espèce de machine réside en ceci que vous connaissez, qui est la possibilité, grâce au circuit électrique, et au circuit d'induction branché sur lui-même, c'est-à-dire ce qu'on appelle un feed-back, mais très original, qui a pour effet qu'il suffit que la porte ^{se ferme/} ~~s'ouvre~~ pour qu' aussitôt elle soit rappelée par un électro-aimant en état d'ouverture; c'est de nouveau sa fermeture, et de nouveau son ouverture; vous engendrez ainsi ce qu'on appelle une oscillation. Cette oscillation est la scansion; et la

scansion est la base sur laquelle vous allez pouvoir inscrire
indéfiniment l'action ordonnée par une série de montages qui
ne seront plus (c'est le cas de le dire) que des jeux
d'enfants. Toutes les combinaisons sont possibles d'ouverture
et de fermeture.

Ainsi, pouvez-vous, par exemple, faire toutes les opé-
rations qui consistent en celle-ci, par exemple :

0
0
1
1

Voilà quatre cas, qui peuvent être : dans les deux premiers
cas (0) une porte fermée; et dans les autres, une porte
ouverte (1).

Puis, alternativement, une porte ouverte ou fermée :

0
1
0
1

Qu'est-ce qui va en résulter ?

A votre gré vous décréterez, par exemple, qu'une
troisième porte sera, à la suite de cela, ouverte ou fermée
dans les cas suivants :

0	0	:	0
0	1	:	1
1	0	:	1
1	1	:	1

c'est-à-dire que quand il y a une porte ~~déjà~~ ouverte, simplement,
(3 cas sur 4), cela suffira pour que la 3^eme soit ouverte.

Il y a autant d'autres formules. Vous pouvez décréter par exemple qu'il faut que les deux portes soient ouvertes pour que la troisième le soit. Vous aurez :

0	0	:	0
0	1	:	0
1	0	:	0
1	1	:	1

Je vais vous en faire une troisième; car elle a bien son intérêt.

0	0	:	0
0	1	:	1
1	0	:	1
1	1	:	0

Ici, vous décrêtez que la troisième porte sera ouverte que quand une seule sur les deux sera ouverte.

Qu'est-ce que tout ceci ? C'est tout ce qu'on veut.

Par exemple, ceci :

0	0	:	0
0	1	:	1
1	0	:	1
1	1	:	1

peut s'appeler, sur le plan logique, réunion ou conjonction;

ça peut être aussi une certaine façon de monter le circuit,

c'est-à-dire deux portes, deux relais mis en série.

Une autre traduction encore : c'est ou, ou, ... ou ça, ou ça...

Dans l'autre cas :

0	0	:	0
0	1	:	0
1	0	:	0
1	1	:	1,

XX

c'est là que vous aurez le montage en série; c'est ce qu'on

peut appeler une autre façon de qualifier une opération

logique : une conjonction du terme et. Il faut qu'il y ait

1 "et" 1 pour qu'il y ait 1. Et ceci se confond aussi, vous voyez, si vous vous rappelez certaines lois élémentaires des opérations arithmétiques, celles de la multiplication; c'est pourquoi on l'appelle quelquefois multiplication logique.

Enfin ceci :

0	0	:	0
0	1	:	1
1	0	:	1
1	1	:	0,

tout à fait original, a nécessité un terme spécial : addition module.... ; ce n'est pas quelque chose de tellement étranger, puisque, si vous faites une addition avec les signes binaires vous serez amenés à utiliser ce tableau, à savoir que quand vous additionnez 1 et 1, dans un monde de notation binaire, ça fait 0 et vous retenez 1.

Ceci simplement pour vous donner la perspective de ceci, que dans une certaine réduction simplification des symboles, et à partir du moment où la possibilité est donnée d'incarner dans le réel ce 0 et ce 1, cette notation de la présence et de l'absence comme telle, et de l'incarner sur un rythme et sur une ~~un~~ scansion fondamentale, quelque chose est passé dans le réel, dont nous sommes à nous demander - peut-être pas très longtemps, mais enfin on se l'est tout de même assez bien demandé, et des esprits qui ne sont pas tellement négligeables - si c'est là quelque chose qu'on pourrait appeler, comme on l'a dit, une "machine qui pense".

Bien entendu, on sait bien qu'elle ne pense pas, cette machine. C'est nous qui l'avons faite, cette machine! Et elle pense, non Dieu, ce qu'en lui a dit de penser. Car enfin, quand nous faisons les mêmes choses, et nous faisons les mêmes

choses dès que nous prenons avec notre main un crayon et que nous commençons à écrire sur un petit bout de papier un des signes, et à faire des additions, des multiplications, des choses très fastidieuses, très fastidieuses encore qu'elles comportent chacune un type d'action résolument original; c'est à savoir que l'on a fait ces symboles avec son action, et voilà que tout d'un coup ils les restituent eux-mêmes à l'action; c'est-à-dire qu'il a fait une collection. C'est la base de l'addition. Et tout d'un coup ce qui était fait est en quelque sorte réouvert et défait. Et à partir de là, on va en refaire une autre. C'est là l'essence du....

Quand nous l'opérons effectivement, c'est-à-dire quand nous faisons l'addition de 2, 4 et 5, si on nous dit que nous ne pensons pas, à ce moment-là, nous sommes plutôt vexés.

Et pourtant c'est clair que si nous refusons la pensée à la machine, nous ne pensons pas non plus au moment où nous faisons une opération quelconque, particulière. Nous suivons exactement les mêmes "X" (entre guillemets, je vous en prie) mécaniques que la machine.

L'important ici est donc ceci, de s'apercevoir que quelque chose existe, qui est la chaîne possible de toutes sortes de possibilités, de combinaisons de la rencontre comme telle, que ceci peut être étudié comme tel, et que si on l'étudie comme tel, on voit que c'est un ordre qui subsiste dans sa rigueur, (Je dis rigueur pour ne pas dire tout à fait vérité, qui nous entraînerait loin maintenant); indépendamment de toute subjectivité.

Le symbole, par la cybernétique, s'incarne d'une façon

qui est là littéralement transsubjective, et qui peut, comme telle, s'incarner dans un objet, un appareil. Ce n'est bien entendu pas l'appareil dont il s'agit, l'appareil est son support. Ce dont il s'agit c'est d'un jeu symbolique comme tel; et d'un jeu qui comporte quoi ? Des dimensions qui lui sont propres.

J'ai dû opérer par des voies qui assurément peuvent vous apparaître lentes. Mais il faut que vous les ayez soutenues dans l'esprit pour comprendre le véritable sens de tout ce qu'on nous apporte dans la cybernétique. Par exemple, la notion de message.

La notion de message dans la cybernétique n'a rien à faire avec ce que nous appelons habituellement un message, c'est-à-dire quelque chose qui a toujours un sens. Ce message c'est une suite de signes. Et une suite de signes, ça se ramène toujours à une suite de 0 ou de 1. C'est bien pour cela que ce qu'on appelle l'unité d'information, c'est-à-dire que quelque chose à quoi se mesure l'efficacité de signes quelconques, se rapporte toujours à une unité primordiale qu'on appelle le clavier, et qui n'est autre que l'alternative, tout simplement.

Le message, à l'intérieur de ce système de symboles, est pris dans une sorte de réseau basal, qui est celui de la combinaison comme telle de la rencontre comme telle, sur la base d'une sensation unifiée, c'est-à-dire d'un 1 qui est la sensation.

Ceci définit la perspective du message et vous montre

- 28 -

exactement aussi la limite dans laquelle vous pouvez admettre ou ne pas admettre des usages plus ou moins adultérés du mot message, à l'intérieur de la cybernétique, qui s'en déduisent.

D'autre part, la notion d'information, et tout ce qu'on vous raconte sur l'information en tant qu'elle serait dans un certain rapport ou non avec l'entropie, c'est aussi simple à voir que ce petit tableau que je vous ai fait pour vous montrer qu'il était le principe même de l'introduction dans le réel de ce système symbolique comme tel.

Observez ceci. Quand je parle par exemple d'une série de deux coups qui doivent me donner comme résultat nettement l'enjeu, quand je part avec ce tableau-là

0	0	:	0
0	1	:	0
1	0	:	0
1	1	:	1

où il faut que j'aie les deux coups positifs pour gagner, pour avoir 1, ça veut dire qu'au départ j'ai une espérance qui est $1/4$. Il n'y a que dans 1 cas sur 4 que je gagnerai, parmi les combinaisons possibles. Supposons que j'aie déjà joué un coup. Si j'ai déjà joué un coup, dans 1 cas, je n'ai plus aucune chance; dans 1 cas, j'ai $1/2$.

Qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire qu'il s'est produit une différenciation de niveau dans mes chances et que cette différenciation s'est faite dans un sens croissant. Les phénomènes dits énergétiques et naturels vont toujours dans le sens de dénivelation qui s'égale dans l'ordre de ce qui est du message et du calcul des chances, à mesure que l'inform-

ation survient, la dénivellation se différencie; je ne dis pas qu'elle augmente toujours; vous pourriez trouver un cas où elle n'augmente pas, mais elle ne se dégrade pas obligatoirement, et elle va toujours plutôt vers la différenciation.

L'existence de cet élément basal autour duquel peut s'ordonner tout ce que nous appelons langage - car qu'est-ce qu'il faut pour que commence à naître quelque chose qui est langage, qui se rapporte à ce que nous appelons communément langage - pour que vienne au jour le langage, il faut que s'introduisent de pauvres petites choses qu'on appelle l'orthographe, la syntaxe. Mais tout ça est déjà donné dans le départ. Car tout ceci est très précisément comme tel une syntaxe. C'est bien pour ça qu'on peut faire faire aux machines des opérations logiques.

En d'autres termes, la syntaxe existe avant la sémantique dans cette perspective. "La cybernétique est une science de la syntaxe, et qui est peut-être aussi bien faite pour nous apercevoir que tout ce que nous avons appelé sciences exactes n'est pas non plus autre chose que de lier le réel à une syntaxe. Alors, la sémantique, c'est-à-dire les langues concrètes, celles que nous manions avec toute leur ambiguïté, leur contenu émotionnel, leur sens humain, qu'est-ce que c'est aussi ? Allons-nous dire aussi qu'elle est remplie par le désir des hommes ? C'est nous qui apportons le sens. C'est bien sûr. C'est très certain pour une grande part des choses, Mais peut-on dire aussi que tout ce qui circule dans la

machine soit sans aucune espèce de sens, assurément pas dans tous les sens du mot sens, car il y a quelque chose que je ne vous ai pas encore dit, c'est qu'il faut, pour que le message soit message, non seulement qu'il soit suite de signes, mais qu'il soit suite de signes orientés. Et, pour qu'il fonctionne selon une syntaxe, il faut que la machine aille dans un certain sens. Et quand je dis "machine", vous sentez bien qu'il ne s'agit plus du tout pour l'instant de simplement la petite boîte, quand j'écris tout ça sur mon papier, quand je donne les hypothèses de transformation des petits 1 et 0, il s'agit aussi de quelque chose toujours orienté dans un sens.

Il n'est donc pas - nous nous en doutions ! - absolument rigoureux de dire qu'à l'intérieur de ce langage primitif ce soit le désir humain en tant que tel et à lui tout seul, qui introduise tout le sens. La preuve, c'est qu'en fin de compte tout ceci ne fonctionne, rien ne sort de la machine que - je vous prie de le remarquer - ce que nous en attendions. C'est-à-dire non pas tellement ce qui nous intéresse, mais le point où nous avons fixé qu'elle s'arrêterait et que là se lirait un certain résultat.

Il y a déjà dans le jeu tout le fondement du système. Bien entendu, comment pourrait-il être établi s'il ne reposait pas en tant que tel, (puisque'il repose sur la notion de chance,), sur la notion d'une certaine attente pure, ce qui est déjà un sens.

Voici donc le symbole sous sa forme la plus épurée, sous celle qui peut donner en elle-même déjà plus que des fautes de syntaxe. Car fautes de syntaxe n'engendrent qu'erreurs. Mais je dirai que fautes de programmation engendrent quelque chose qui n'est pas simplement l'accident, mais la fausseté. Déjà, à ce niveau, le vrai et le faux comme tels sont intéressés. Qu'est-ce que ceci signifie pour nous analystes ? A quoi avons-nous affaire dans le discours du sujet humain qui s'adresse à nous ?

Dans ce discours, nous avons affaire à un discours impur. Un discours impur, pourquoi ? Est-ce seulement en raison des fautes de syntaxe ? Rien entendu pas. Toute la psychanalyse est justement là fondée sur le fait que ça n'était pas une question de logique que de tirer quelque chose de valable du discours humain, qui a son sens, c'est derrière ce discours, dans quelque chose qui se manifeste à travers lui, dans sa fonction symbolique, /

(qu'est-ce que cet autre sens du mot symbole, qui surgit maintenant ?) que nous en cherchons le sens.

Eh bien, c'est ici qu'intervient un fait précieux que nous manifeste la cybernétique et qui est celui-ci. Il y a quelque chose qui n'est pas éliminable de la fonction symbolique du discours humain, et c'est ceci : le rôle qu'y jouent l'imaginaire, les premiers symboles, les symboles naturels, sont issus d'un certain nombre d'images prévalentes : l'image du corps humain, l'image d'un certain nombre d'objets évidents comme le soleil, la lune et quelques autres ; et c'est

- 32 -

ceci - nous le savons - qui donne son poids, son ressort, sa vibration émotionnelle, à toute une partie du langage humain.

Cet imaginaire est-il quelque chose d'hétérogène au symbolique ? Non. Le fait que l'analyse tende à l'imposer, à faire de l'imaginaire de la cooptation du sujet à un objet électif privilégié prévalent, qui est celui qui nous donne la mesure de ce que l'on appelle maintenant de ce terme à la mode maintenant dans l'analyse : la "relation d'objet". Réduire la psychanalyse à l'apparition, à la mise en valeur, à la limite du discours de ces thèmes imaginaires et de la cooptation du sujet à ces thèmes, est quelque chose qui, fondamentalement, pervertit le sens de l'analyse. S'il y a quelque chose que la cybernétique nous redonne en valeur, c'est la distinction de cet ordre symbolique radical de l'ordre imaginaire, et qui se voit en ceci, qu'un cybernéticien n'avouait encore récemment, la difficulté extrême qu'on a (quoi qu'on en dise) à traduire cybernétiquement les fonctions de Gestalt, c'est-à-dire la cooptation de la bonne forme comme telle avec une autre bonne forme. Ce qui est bonne forme dans la nature vivante est mauvaise forme dans le symbolique. // Puisque tout à l'heure je vous ai parlé du pendule et de Pascal, je vais vous faire une simple remarque : un vrai pendule isochrone, qui fait que la construction de Huyghens est une date, c'est la découverte de la cycloïde. Or, comme on l'a souvent dit, l'homme a inventé la roue. La roue n'est pas dans la nature, mais nous savons que c'est une bonne forme,

Le cercle. Par contre, quelle est la véritable différence ?
C'est que la roue ne ^{roule} ~~fonctionne~~ pas dans la nature, il n'y a pas
de roue qui roule, il n'y a pas de roue qui inscrive la trace
d'un de leurs points à chacun de leurs circuits; il n'y a pas
de cycloïde, dans l'imaginaire. La cycloïde est une découverte
du symbolique. Elle peut être faite dans une machine cyber-
nétique, mais on a les plus grandes peines du monde, sauf de la
façon la plus artificielle, à faire, à travers le dialogue de
deux machines, répondre un rond à un rond.

Voilà la vérité fondamentale, qui peut être ici mise en
évidence, et où se distingue ce qui est pour nous la distinc-
tion de deux plans essentiels, à savoir cette inertie de l'ima-
ginaire que nous voyons intervenir dans le discours du sujet,
en tant qu'il brouille le discours, qu'il fait que je ne
m'aperçois pas que quand je veux du bien à quelqu'un je lui veux
du mal, que quand je l'aime, c'est moi-même que j'aime, ou quand
je crois m'aimer, c'est à ce moment précisément que j'en aime
un autre.

Cette confusion de l'imaginaire, qui est précisément
l'exercice dialectique fondamental de l'analyse qui permet la
restitution du sens du discours, c'est ce autour de quoi se
distinguent deux orientations fondamentales de l'analyse.

Il s'agit de savoir si le symbolique existe comme tel, ou
si le symbolique est simplement, (si on peut dire), le fantasme
ou second degré des cooptations imaginaires. C'est ici que se
fait le choix entre deux termes et deux orientations de
l'analyse. Ce qui force ment - puisqu'aussi bien tous les sens
se sont accumulés depuis longtemps à travers les aventures de

de l'histoire dans le test de la séantique - c'est s'agit de suivre le sujet dans le sens qu'il a d'ores et déjà donné à son discours, et d'ores et déjà donné en ce sens qu'il sait qu'il fait de la psychanalyse, et que déjà la psychanalyse a donné des normes et que déjà la psychanalyse lui a dit qu'il fallait être bien gentil, c'est-à-dire être un véritable personnage parvenu à sa maturité instinctuelle et sorti des étapes et des stades où domine /l'image fondamentale de / tel ou tel orifice ~~fundamental~~, il s'agit de savoir si ceci a son importance, pour être réduit, corrigé, dans cette suite du discours universel où le sujet est engagé, où c'est d'une cooptation à ces images fondamentales qu'il s'agit.

d'
Il s'agit de savoir si c'est une normativisation, d'une rectification en termes d'imaginaire, ou d'une libération du sens dans le discours qu'il s'agit dans l'analyse.

C'est ici que divergent les orientations et les écoles, et que je crois pouvoir dire que ^{si} Freud, (qui au maximum a eu ce sens du sens qui fait que telle ou telle de ses œuvres se lisent à la façon de celles d'un devin), prend le thème des trois coffrets et reconnaît la mort dans le personnage ... On peut dire qu'il est guidé par quelque chose qui est de l'ordre de l'inspiration poétique.

Il s'agit de savoir si, oui ou non, l'analyse poursuivra dans ce sens freudien, dans ce sens qui, au-delà du langage, cherche non pas l'ineffable, la limite, le point où adhère le langage, où arrête le langage, mais où au contraire cherche au-delà le sens.

Et qu'est-ce que veut dire le sens ? Le sens c'est ceci que l'être humain n'est pas le maître de ce langage primordial et primitif. Il y a été jeté, engagé, pris dans un engrenage. L'origine, nous ne la savons pas. On nous dit que dans les langues les nombres cardinaux sont apparus avant les nombres ordinaux. On ne s'y attendrait pas, si on pensait effectivement la façon normale dont l'homme entre dans ce jeu des places, c'est l'ordre de la PROCESSION, c'est l'ordre de la danse - à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure - de la danse primitive ou de la procession civile et religieuse, l'ordre des préséances, l'ordre dans lequel s'insère l'organisation de la cité, qui n'est rien d'autre qu'ordre et hiérarchie; et normalement c'est le nombre ordinal qui devrait apparaître avant. Mais le nombre cardinal (les linguistes ne l'affirment) apparaît avant.

Il faut nous émerveiller du paradoxe. - l'homme n'est pas ici maître chez lui. Il y a quelque chose dans quoi il s'intègre et qui déjà règle par la loi de ses combinaisons, les lois de la danse, par où l'homme passe de l'ordre de la nature à l'ordre de la culture; ce sont les mêmes tableaux de combinaisons mathématiques qui serviront à classer et expliquer. M. Lévi-Strauss les appelle structures élémentaires de la parenté. Et pourtant les hommes primitifs ne sont pas supposés avoir été Pascal. En bien, l'homme est engagé déjà par tout son être dans cette procession, cette procession des nombres ou d'un primitif et fondamental

symbolisme qui se distingue de ces représentations imaginaires, c'est quelque chose autour de quoi s'établit le conflit fondamental. Car en fin de compte l'homme a aussi, au milieu de cela, à se faire reconnaître. Mais ce quelque chose qui a à se faire reconnaître, nous dit-on, c'est cela le sens de ce que nous enseigne Freud, n'est pas exprimé. Il est refoulé.

Si c'était dans une machine, ça serait tout simplement tombé, ça ne reviendrait rien, du moment que ça ne vient pas à temps, ça n'explique plus le tirage de la machine. Chez l'homme, ce n'est pas la même chose, la sensation est vivante. Alors, ce qui n'est pas venu à temps dans la machine reste suspendu, reste refoulé. C'est de cela qu'il s'agit.

Le sens de l'analyse est ceci. Quelque chose sans doute qui n'est pas exprimé n'existe pas, mais est toujours là, qui insiste, et qui demande à être. Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même, c'est l'ordre du non-être à l'être par ce qui insiste pour être satisfait et qui ne peut être satisfait que dans la reconnaissance; c'est le non-être, la fin de ce rapport, de cette grande aventure de l'homme par rapport au symbolisme.

Nous ne pouvons en séparer ni la psychanalyse, ni la cybernétique. Cette fin est que le non-être vienne à être, qu'il soit parce qu'il a parlé.

(applaudissements)

- - - - -